

**Discours de M. Laurent Petitgirard  
prononcé lors de la réception sous la Coupole  
de M. Francis Girod**

Vous recevoir sous cette prestigieuse coupole, cher Francis Girod, c'est enrichir l'Académie des Beaux-Arts non seulement d'un grand cinéaste, mais également d'un producteur audacieux, d'un professeur émérite, d'un acteur original et d'une plume acérée.

Reconnaissez que tous ces talents réunis en un seul académicien représentent un amortissement au fauteuil tout à fait exceptionnel et en parfaite conformité avec les talents multiples des grands artistes qui composent la section « création artistique dans le cinéma et l'audiovisuel » de notre Académie.

Votre esprit indépendant qui s'est exprimé dès votre plus jeune âge, (n'avez-vous pas refusé de naître sous l'Occupation, attendant patiemment la Libération pour pousser votre premier vagissement), vient probablement de votre grand-mère paternelle, qui mena une véritable vie d'aventurière au Brésil. À la suite de la séparation de vos parents alors que vous n'avez que six ans, vous restez vivre avec votre mère et vous ne reverrez qu'une seule fois, lors de votre communion solennelle, un père que vous avez choisi d'oublier.

Âgé de huit ans, vous suivez votre mère à Bruxelles, où elle travaille au service culturel de l'ambassade de France. L'esprit libertaire qui souffle dans cette capitale au début des années cinquante va profondément vous influencer. À quatorze ans, l'Exposition Universelle de 1958 représente pour vous une véritable découverte du monde, bien avant l'ère des médias.

Vous êtes déjà passionné par le spectacle, par l'histoire et, bien sûr, par le cinéma. De nombreuses sociétés cinématographiques étrangères possédaient, à cette époque, des salles à Bruxelles et leurs productions y étaient présentées en avant-première, ce qui explique les nombreux voyages dans la capitale belge qu'effectueront alors les futurs cinéastes de la Nouvelle Vague. Ceci vous donnera l'occasion d'éprouver vos premiers grands frissons cinématographiques avec les films mexicains de Luis Bunuel comme *El Rio y la Muerte*, avec les derniers films allemands de Fritz Lang (*Les dix mille yeux du Docteur Mabuse*), avec l'humour noir anglais (*Tueurs de Dames*), ou les grands films de Fellini ou de Bergman. Votre intérêt marqué pour le cinéma scandinave était certes dû à la découverte d'une société très différente, mais également au fait que ces films étaient les premiers où l'on pouvait découvrir de somptueuses créatures nordiques dans leur plus simple appareil.

Pour gagner votre argent de poche d'adolescent, vous jouez des petits rôles au théâtre et vous devenez même, à quatorze ans, le héros récurrent d'un feuilleton de radio contant les aventures de détectives en herbe, où votre prononciation à la française rassure des producteurs très soucieux de ce que les acteurs ne « fransquillonnent » pas.

En 1962, âgé de dix-huit ans, vous descendez à Paris et vous vous inscrivez au Cours Simon, dirigé alors par René Simon, tout en suivant les cours de journalisme d'une école basée à Saint-Germain des Prés et dont l'immense avantage est de vous donner l'accès au restaurant universitaire de la rue Mabillon.

À cette époque, l'objectif de tout nouveau venu dans le monde du cinéma était l'obtention de la carte professionnelle. Grâce à François Trystram, votre oncle par alliance, vous avez la chance de vous retrouver stagiaire sur un long-métrage, *Les culottes rouges* d'Alex Joffé.

Vous découvrez l'effervescence d'un tournage en extérieur et votre dynamisme séduit l'équipe du film, bref, c'est le bonheur absolu. Vous y côtoyez trois personnes qui deviennent vos parrains cinématographiques : Robert Dorfmann, Laurent Terzieff et Bourvil.

Robert Dorfmann, après vous avoir dit « Bon travail mon cher Francis, on va s'occuper de vous » ne vous abandonnera jamais. Ce n'est pas un hasard si, plus tard, votre premier long-métrage, *Le Trio Infernal*, a été produit par son fils, Jacques Dorfmann.

Laurent Terzieff vous fera engager sur *Ballade pour un voyou*, film de Jean-Claude Bonnardot.

Enfin Bourvil vous recommandera à Jean-Pierre Mocky, qui prépare son nouveau film, *Les Vierges*. C'est pendant le tournage de ce film que dans le bureau de production de « Boréal Films », vous rencontrez Jacques Rouffio, qui vous fait lire le scénario de *L'Horizon* d'après un livre de Georges Conchon.

*L'Horizon* sera le premier film que vous produirez avec Jacques Rouffio, avec lequel vous fonderez en 1965 votre société, répondant au doux nom « d'International Cinévision ».

À la même période, vous rencontrez Pierre Grimblat qui prépare *Les Amoureux du France*, variations sur *Les Jeux de l'Amour et du Hasard* dans le cadre du prestigieux paquebot, film qu'il doit tourner, avec François Reichenbach, dans le monde entier.

Après avoir aperçu dans les bureaux de « Boréal Films » l'assistant prévu sur le film, vous le soupçonnez rapidement d'être totalement nul. Vous vous faites faire tous les vaccins nécessaires au voyage (Fièvre jaune, Hépatite C, Tétanos, Typhoïde, Polyo), ainsi que les multiples visas. Lorsque à une semaine du départ l'assistant est mis à la porte, vous êtes le seul à disposer de tous les vaccins et visas requis et vous êtes immédiatement engagé.

Avec Pierre Grimblat, vous êtes en phase car avec sa rapidité d'esprit, et son caractère entrepreneur, il est un véritable «coureur de 100 mètres».

Jacques Rouffio et Georges Conchon étant plutôt des marathoniens, vous aurez en quelque sorte couru les deux courses simultanément. On discerne alors déjà en vous l'homme de fidélité à des amis, à des idées, à des passions.

Vous rencontrez Vadim, personnage charmeur et charismatique, en collaborant aux films *La ronde* et *La Curée*. Vous y ferez l'apprentissage du rapport de force avec les producteurs et vous découvrirez l'effet guillotine du mercredi : si les entrées sont décevantes, le téléphone s'arrête de sonner.

Sur *Les Amoureux du France*, vous rencontrez Michel Cournot, dialoguiste du film,

grand journaliste à l'*Express*, qui vous emmène à la création du *Nouvel Observateur* où vous entrez comme journaliste de cinéma. Au bout d'un an, vous réalisez que si vous continuez à écrire ce que vous pensez, vous ne ferez plus jamais de cinéma.

Comprenant que si vous connaissez les contraintes du plateau, vous ignorez tout de ce qui se passe avant et après, vous décidez de vous initier à la production et au scénario. Vous vous lancez donc, avec Jacques Rouffio, dans la production de *L'Horizon*. Le meilleur moyen de tourner à l'économie étant d'être en terrain connu, vous décidez de situer le tournage dans votre village natal, Semblançay, en Indre et Loire. Rien ne vous sera épargné car, un acteur faisant faux bon à la dernière minute, vous le remplacerez au pied levé. Il faut d'ailleurs noter que vous tiendrez des petits rôles tout au long de votre carrière, jusqu'au grand rôle de metteur en scène insupportable, un mixte de Godard et Pialat, dans *Zanzibar* de Christine Pascal, rôle de composition, bien évidemment, chacun connaissant votre patience et votre douceur infinie sur les plateaux...

Ce métier d'acteur vous servira pendant les dix années que vous consacrerez à l'enseignement au conservatoire, dans le cadre de la « Classe Caméra », que vous avait demandé de créer Jean-Pierre Miquel. C'est une véritable passion de la pédagogie qu'a déclenché chez vous la rencontre avec plusieurs générations de jeunes comédiens que vous confrontez à votre itinéraire original. Ainsi que vous l'indiquez, « J'ai appris en marchant, en faisant démarche d'autodidacte ».

Évocation sans complaisance des absurdités de la guerre à travers le conflit 14-18, *L'Horizon*, interprété par Jacques Perrin et Macha Meril, sera sélectionné à la semaine de la critique du Festival de Cannes en 1967.

Pour mieux comprendre ce qui se passe après le tournage, et grâce à votre carte professionnelle de réalisateur, vous travaillez à l'ORTF sur le montage de l'émission *En toutes lettres*.

Dans cette période, de 1965 à 1973 vous partagez votre activité entre la production de films difficiles ou commerciaux et diverses réalisations pour l'ORTF, *Dim-Dam-Dom* et *Les Femmes Aussi*.

Vous n'envisagez pas une carrière d'acteur et vous déclarez à ce propos : « Je ne veux pas vivre dans le désir des autres ; séduire, oui, mais ne pas rester près du téléphone à attendre qu'il sonne ».

En 1973, vous allez voir, en compagnie de Jacques Rouffio, Jacques Dorfmann pour lui proposer le scénario que vous aviez écrit et dialogué ensemble : *Le Trio Infernal*. En réalité vous faites beaucoup plus que lui demander de vous suivre dans cette aventure, car vous mettez dans la balance le solde de toutes les dettes de producteurs d'International Cinévision. À ce projet s'associeront le producteur Raymond Danon et le directeur des laboratoires Eclair, Philippe Dormoy, qui vous suivra pendant toute votre carrière. Ce film, que l'on qualifiera souvent de « délicieuse inconscience », projette de réunir le couple mythique du moment, Michel Piccoli et Romy Schneider.

Le 13 juillet 1973, Michel Piccoli vous présente à Romy Schneider qui voit certes

dans le scénario ce qu'elle définit comme du « Schwarz Humour », mais bien qu'intéressée, elle reste dubitative. C'est alors que vous vient l'inspiration salvatrice et que vous lui déclarez froidement : « Romy ce film, pour vous, c'est le suicide de Sissi ». Vous pensiez prendre un risque, mais vous aviez touché le point sensible et Romy Schneider accepta immédiatement le film.

La Fox vous donna un énorme budget sans réaliser que vous alliez vitrioler l'image romantique du couple des *Choses de la Vie*, créé par votre ami Claude Sautet. Vous voici donc pour la première fois en train d'effectuer vos propres repérages sur la corniche à Marseille. Cela commence mal, une Citroën 2CV bloque le lieu envisagé. « Je n'ai jamais cédé de ma vie, dit le chauffeur qui refuse de la pousser ». « Si vous l'aviez fait plus souvent, vous auriez une Rolls... » lui répondez vous avec ironie et le conducteur abasourdi déplaça la 2CV.

La nuit qui précède le premier jour de tournage, vous vous couchez tôt, à l'hôtel de Noailles à Marseille. Bien évidemment vous ne dormez pas de la nuit et vous arrivez le matin sur le tournage conscient que « l'important est de s'affirmer, même si l'on n'en est pas sûr de soi et de ne pas afficher le moindre doute ». Vous avez le sentiment diffus d'être dans une fiction, hors de la réalité que retrouvez le soir, surtout le deuxième soir, lorsque le laboratoire fait savoir que « Les rushes sont formidables... ».

Puisqu'il est dit que l'on ne vous refuse rien, vous sollicitez Ennio Morricone pour écrire la musique du film.

Dès votre premier film se manifeste ainsi le désir constant dans votre œuvre de donner une place prépondérante à la musique. Ennio Morricone regarde une demi-heure de rushes, vous trouve culotté, perçoit le film comme « un opéra noir et bouffon » et écrira l'une de ses plus belles partitions, hantée par une clarinette basse obsessionnelle. L'aimable intitulé du thème principal, *Requiem à l'acide sulfurique* résume d'emblée votre univers. Vous retrouverez Ennio Morricone pour *René la Canne* ainsi que pour *La Banquière* et je sais qu'en dehors de la grande admiration que vous portez au compositeur, vous avez toujours été fasciné par sa collection de clefs de chambres de grands palaces, qu'il s'obstine à oublier de rendre lorsqu'il les quitte. Jamais le grand compositeur italien, que vous qualifiez de « Verdi du Septième Art », n'aura été aussi bien employé dans le registre de la bouffonnerie et de la dérision.

C'est d'ailleurs l'un de vos grands bonheurs que d'entraîner vos compositeurs sur les sentiers de l'école buissonnière, qu'il s'agisse de l'impétueux Pierre Jansen pour *L'Etat Sauvage* et *Le Grand Frère*, du poétique Georges Delerue pour *Le Bon Plaisir* et *Descente aux Enfers* ou encore de l'inventif Alexandre Desplat pour *Passage à l'Acte* et *Mauvais Genres*.

Vous avez compris, Cher Francis, qu'un film s'écrit aussi par la musique et que le metteur en scène se doit tout autant d'être un directeur d'acteur qu'un directeur d'auteurs, ce qui explique ces collaborations en « haute-fidélité » avec vos compositeurs comme avec vos scénaristes, Georges Conchon, Françoise Giroud, Michel Grisolia, Jean-Loup Dabadie ou Gérard Miller. Comme l'affirmait votre prédécesseur « Le cinéma est un art où il faut avoir du talent à plusieurs ».

Présenté au Festival de Cannes 1974 par l'Association Française de la Critique, *Le*

*Trio Infernal* déclenchera un incroyable scandale, notamment dans la presse allemande et suscitera une lettre ouverte à Romy Schneider de la part des bonnes sœurs qui l'avaient élevée. En sortant de la projection cannoise, vous entendez deux personnes âgées visiblement très mécontentes. Lorsque vous leur demandez pourquoi elles sont restées, elles vous répondent : « On a détesté, mais on ne pouvait pas s'en détacher ».

Le film remportera un grand succès critique et public et ce malgré une interdiction aux moins de 18 ans et la présence de cartons d'alerte sur la violence de certaines scènes.

C'est votre premier film, vous avez alors trente ans : vous êtes un jeune cinéaste, mais déjà un vétéran du Septième Art. Ce long-métrage que l'on pourrait qualifier d'OFNI (« Objet Filmique Non Identifié ») ne ressemble à rien de ce que l'on peut voir sur les écrans l'année de sa sortie.

À l'évidence, un auteur est né.

En 1976, alors que vous entamez avec difficulté la co-production avec Michel Piccoli de votre prochain projet *L'Etat Sauvage*, Jacques Eric Strauss vous propose de tourner *René la Canne*, d'après le roman de Roger Borniche. Vous métamorphosez ce film de commande en un projet personnel : selon une recette dont vous êtes l'inventeur, René La Canne devient un subtil cocktail composé d'un tiers de Jean Valjean, d'un tiers d'Arsène Lupin et pour finir d'un tiers de Bibi Fricotin. Pour secouer le shaker vous impliquez tous vos amis, y compris Gérard Depardieu qui vous avait enthousiasmé lors du tournage de *Sept morts sur ordonnance*, film dont vous étiez coproducteur.

Claude Chabrol, séduit par ce film burlesque, proche du « cartoon », vous proposera comme sous-titre « Maréchal, nous voilà ».

Tout en assurant la post production de *René La Canne*, vous remettez sur les rails un grand projet à la première personne, *l'Etat Sauvage*, fascinante parabole sur la décolonisation. Fidèle compagnon de route depuis *le Trio Infernal*, Michel Piccoli comédien devient producteur à vos côtés pour permettre au projet d'exister. Les collaborateurs du film, des comédiens aux techniciens, seront collectivement impliqués dans le projet, selon le principe de la coopérative. Vous n'hésitez pas à confier des rôles essentiels à des comédiens africains : Doura Mané, Baaron, Umban U'kset, partenaires de Michel Piccoli, Claude Brasseur, Jacques Dutronc ou Marie-Christine Barrault. Vous pousserez votre souci du métissage jusqu'à montrer une scène d'amour entre un homme noir et une femme blanche, situation alors inédite à l'écran.

En avril 1978, lors de la sortie du film, la journaliste Anne Andreu, productrice de l'émission *Ciné Regards*, réalise un sujet favorable sur *l'Etat Sauvage*, sans toutefois vous rencontrer. Trois mois plus tard, vous êtes juré au festival d'Hyères où vous vous rendez sur un vol commun où se côtoient le jury et les journalistes. Vous repérez immédiatement cette « très mignonne journaliste », et vous entendez Claude Jean-Philippe lui dire « Tu as vu le jury, pas très brillant ». Pour votre plus grand bonheur, elle lui répond qu'il a tort.

Vous avez tout entendu sans être vu et vous êtes évidemment enchanté lorsqu'elle vous demande une interview. Après avoir lâché une phrase forte et originale, du genre, « on ne va pas se quitter comme cela », vous dînez avec une bande d'amis, vous lui faites un numéro de séduction à la limite du supportable et vous l'invitez, pour finir, à danser au « Nashville ». J'ai bien dit pour finir car depuis ce jour, vous ne vous êtes plus jamais quittés.

Il convient donc de compléter la définition citée plus tôt : un homme de fidélité à des amis, à des idées, à des passions et à une femme.

En quatre ans, entre *le Trio Infernal* et *L'Etat Sauvage*, Girod cinéaste a délimité son territoire et trouvé la femme de sa vie. Le trio est devenu un duo infernal. Dès cette époque, votre univers répond à des singularités qui ne cesseront de se confirmer au long des œuvres à venir :

- l'observation caustique de notre société et de ses pouvoirs, qu'ils soient politiques ou d'argent.
- la capacité à traiter frontalement de notre époque ou, pour mieux aiguiser vos couteaux, à l'évoquer en transparence en la décalant temporellement ou géographiquement. En effet que vos films se passent sous Louis-Philippe ou durant les Années Folles, en Afrique Noire ou en Haïti, c'est bien d'aujourd'hui que vous nous parlez.
- enfin, le meurtre du père ou plus précisément du représentant d'une autorité devenue canaille.

Dans les séries noires des années cinquante, les voyous sont ceux de la Place Pigalle, trente ans plus tard dans vos films, ils s'habillent en costume trois pièces pour mieux grenouiller dans les coulisses de la République. Une simple vision du *Bon Plaisir*, magistralement interprété par un autre trio, Catherine Deneuve, Jean-Louis Trintignant et Michel Serrault, suffira à faire comprendre ce transfert de la voyoucratie. En choisissant d'adapter le roman de Françoise Giroud, avant même sa publication aux Editions Mazarine, vous avez fait preuve, Cher Francis Girod, d'une clairvoyance à tendance prémonitoire.

Idem pour votre film *Délit Mineur* : un adolescent s'accuse du meurtre de son père, commis par sa mère, afin de lui éviter une condamnation à une longue peine de prison. La réalité rattrapera malheureusement la fiction lors d'un fait divers, six mois après la sortie de votre film.

Vous poussez aussi loin que possible votre goût exacerbé pour la provocation, l'extravagance et le paradoxe. À un journaliste qui vous demandait quel était l'acte le plus improbable que vous ayez commis au cinéma, vous avez répondu « Avoir marié, dans *Le Trio Infernal*, la sublime Romy Schneider à Jean Rigaux, le cabarettiste pétomane ».

L'inventaire de vos méfaits ne s'arrête pas là : dans *Descente aux Enfers*, adapté d'un roman noir de David Goodis, vous réunissez Sophie Marceau et Claude Brasseur. Dans les *Boums 1 et 2*, où Claude Brasseur était le père de Sophie

Marceau, il la bordait au lit en lui apportant un lait fraise. Trois ans plus tard chez vous, nu sur une plage, il lui fait subir les derniers outrages. Reconnaissez que vous avez eu de la *Boum 3* une conception très différente de celle de notre cher Claude Pinoteau.

Le cinéaste que vous êtes devenu n'a jamais oublié le cinéphile qu'il a été et qu'il est toujours resté. C'est toute une génération de comédiens, directement issue du cinéma des années quarante – cinquante, qui a brillé une dernière fois sous votre caméra. Citons au hasard l'immense Pierre Dac, le flamboyant Michel Auclair ou la grande actrice américaine Betsy Blair.

Le grand redécouvreur de comédiens du passé est aussi un formidable découvreur des jeunes talents d'aujourd'hui. Vous avez ainsi offert leur premier rôle marquant à Hyppolite Girardot, Smaïn, Robinson Stevenin ou Anna Mouglalis.

Au-delà de ce savant métissage intergénérationnel, vous avez toujours estimé que le concours de grandes vedettes était un facteur de liberté, car elles deviennent vos alliées objectives face aux décideurs du cinéma. Vous savez aussi qu'elles permettent à des œuvres ambitieuses et non conformistes de toucher un large public. Citons ainsi Michel Piccoli, Gérard Depardieu, Catherine Deneuve, Claude Brasseur, Jean Rochefort, Richard Bohringer, André Dussolier, Marie-Christine Barrault, Jacques Dutronc, Jean Carmet, Marie-France Pisier, Jean-Louis Trintignant, Daniel Auteuil, Sophie Marceau, Caroline Cellier, Anne Parillaud, Patrick Timsit, Michel Serrault, Jean-Claude Brialy et Romy Schneider.

Mais même avec une comédienne de la dimension de Romy Schneider, vous devrez mener un véritable parcours du combattant, pour trouver le producteur de *La Banquière*. Le quatrième pressenti, Ariel Zeitoun, sera le bon, il ne le regrettera pas, les trois millions de spectateurs non plus.

Il est probable que votre image de provocateur au vitriol généreux occulte un autre cinéaste, sûrement plus secret, celui de l'enfance ou, pour être plus précis, de l'adolescence, avec sa part de doutes, de meurtrissures, d'incertitudes face à l'âge adulte. Quand on revoit des récits d'apprentissage comme *Le Grand Frère*, *L'Enfance de l'Art*, *Terminale* ou *Mauvais Genres*, on se dit que vous êtes un fin observateur de l'enfance au même titre que François Truffaut ou Claude Miller. Vous avez su préserver une part d'adolescence, une part de fronde, à la fois dans vos enthousiasmes et dans vos indignations.

Notons d'ailleurs que les germes du mouvement SOS Racisme sont présents dans *Le Grand Frère* à travers le personnage interprété par la jeune Souad Amidou. Comme vous le dites si bien, Cher Francis Girod, « Mes Gavroches sont maghrébins ».

On retrouve cette quête de l'enfance dans *Le Pays des Enfants Perdus*, que vous venez de réaliser pour France 3 et qui vous a donné l'occasion de poursuivre votre réflexion sur le racisme et de révéler un bouleversant Gérard Rinaldi.

La dualité nettement affirmée de votre caractère, votre sens virtuose du sarcasme qui recouvre une grande tendresse évoquent indirectement un personnage

historique auquel vous vous êtes forcément identifié : Lacenaire, que vous avez fait vivre à l'écran sous les traits de Daniel Auteuil.

Lacenaire était un franc-tireur issu de la bourgeoisie, en révolte contre son milieu et ses conformismes.

Vous êtes un enfant du Septième Art, le cinéma est votre sang et votre vie et pourtant, vous lui portez un regard décalé, amusé, provocateur.

Comme Lacenaire, vous êtes dedans et dehors. Je vous reconnais cependant un tempérament moins sanguinaire, vos assassinats se limitant à vos traits d'esprit.

Passer une soirée avec vous, c'est assister à un jubilatoire jeu de massacre, soutenu par une mémoire encyclopédique et nourri d'anecdotes désopilantes et passionnées.

Mais il y a aussi du pragmatique en vous, ce qui vous a amené à assumer une importante action professionnelle que ce soit à la Société des Réalisateurs de Films

ou à l'association « Cinéma et Liberté », que vous avez présidées, à la Commission d'Avance sur Recettes ou au Conseil d'Administration de la Cinémathèque

Française et actuellement à la Commission d'Arte France Cinéma.

En présidant dorénavant la commission cinéma de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, vous vous êtes engagé dans la défense du droit

d'auteur, combat essentiel qui nous concerne tous.

Dans une discipline souvent individualiste, vous persistez à faire preuve

d'altruisme en animant des émissions sur les chaînes câblées et en réalisant des

documentaires où vous mettez en valeur le travail de vos pairs.

Cher Francis Girod, si votre statut est unique dans le cinéma français contemporain, vous êtes néanmoins l'héritier d'une tradition, celle de grands cinéastes restés célèbres par leur virulence et l'âpreté du ton : Claude Autant-Lara et Henri-Georges Clouzot, avec une pincée de Luis Bunuel pour vos trouvailles surréalistes et un zeste de Jacques Becker pour la clarté de votre récit.

Vous succédez aujourd'hui à Claude Autant-Lara et ce n'est pas chose facile.

Vous nous rejoignez dans une compagnie dont beaucoup ignorent l'étendue des activités.

Gestion de musées et de patrimoine, attribution d'un grand nombre de subventions,

de multiples prix ou bourses d'études à des artistes de toutes disciplines, soutien

conséquent à des créateurs en grande difficulté, participation au Conseil Artistique

de la Casa Velasquez, vous aurez, Cher Francis Girod, largement de quoi vous

occuper.

Surtout qu'à cette liste doit s'ajouter notre mission essentielle, conseiller l'État en

matière de culture et vous découvrirez comme nous que si quelques rares hauts

responsables restent ouverts et attentifs, il n'est pas toujours aisé de faire des

propositions à des technocrates qui croient tout savoir.

L'Académie des Beaux-Arts est restée trop longtemps discrète sur ce sujet.

Si l'on ne veut pas nous entendre, nous allons hausser le ton et c'est dans cet esprit

combatif et déterminé, qui est le vôtre, que nous sommes particulièrement heureux

de vous accueillir aujourd'hui.